

ALICE CHERKI :

# «En France, l'étranger aujourd'hui, ce sont tous les "sans"»

**Qui sont les «enfants de l'actuel» dont vous parlez dans votre livre ?**

«Enfants de l'actuel», cela ne veut pas forcément parler d'enfants. J'emploie cette expression comme on dit «les enfants du siècle». C'est sous forme de boutade d'ailleurs, pour avancer au-delà du questionnement de Freud, il y a un siècle, dans lequel était marqué surtout le rapport à la sexualité infantile, complètement niée à l'époque, et au-delà des enfants du langage, privilégiés dans la théorie lacanienne dans laquelle l'entrée dans le langage est considérée comme fondatrice de l'inconscient.

Dans les XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, il importe de parler de ceux qui ont subi le silence des guerres, non seulement des grandes guerres, mais aussi — et l'axe de mon livre

est autour de cela — des guerres coloniales. Et ce, pour marquer les effets non seulement sur ceux qui les ont subies, mais aussi sur leurs descendants. Il s'agit certes des violences, mais aussi des silences autour de ces guerres qui ont affecté le trajet subjectif des individus. Je dirais même, de part et d'autre de la Méditerranée, même si mon expérience clinique se réfère beaucoup plus aux générations nées en France. C'est ainsi que je considère les enfants de l'actuel comme les enfants des guerres et des catastrophes. Ce qui ne veut pas dire qu'ils soient hors du sexuel et du langage. Mais ils sont effectivement marqués dans leur trajet subjectif, ou pour le dire sur un mode plus courant, dans le développement de leur personnalité par les «silenciages» aussi bien du collectif que des familles. On commence à savoir maintenant — mais on n'en parlait pas et c'était inaudible au moment où j'ai commencé mon écoute clinique — le poids du silence et surtout du déni autour de l'histoire coloniale. C'est au point où les descendants non seulement sont dans l'ignorance mais aussi souvent dans le mépris par rapport à leurs grands-parents. Car comme je vous le disais, les référents symboliques qui les entourent, juridiques, politiques, culturels activent cette ignorance. De plus, les familles aussi ont été «silenciées» par de multiples raisons que je développe dans mon livre. Mais ce constat fait, ce qui m'importait était de voir les dégâts, sur le plan de l'évolution d'un sujet, de ce qui se trace de ces dénis et qui freine son trajet vers une liberté subjective. Parmi ces dégâts, j'ai constaté que ces descendants vivaient dans un clivage, un déni d'une part d'eux-mêmes, qui n'arrivaient pas à se parler, dont ils n'arrivaient pas à avoir conscience. Et ce clivage se manifeste de façon très forte comme s'il s'agissait d'une part maudite, non accessible à leur propre entendement et qui, en même temps, agit de façon souterraine. Cela peut avoir des conséquences catastrophiques : se prendre pour rien, se considérer comme un déchet et surtout pris dans la honte et dans la haine.

Etre ainsi enfermé de l'intérieur peut entraîner une infinie violence, une violence sans objet, erratique qui peut se porter sur soi, sur le plus proche ou se déchaîner en réponse à la violence sociale.

**Quelle place occupe la question des origines dans la construction de l'exil ?**

Quel exil ? S'agit-il de l'exil territorial ou de l'exil psychique ? S'il s'agit de l'exil psychique, il est évident que

«pour grandir», on ne peut qu'accéder à une position d'exil, exil de la langue originelle, exil du giron maternel ou plus exactement du «tout»



Photo : DR

qu'il peut représenter, acceptation de l'inachèvement et de la différence, sexuelle, générationnelle qui sont les éléments qui constituent l'inaliénable de l'exil psychique. C'est un trajet pour tout petit d'homme. Et dans ce trajet, il s'agit de se séparer de l'origine, de ce que l'on croit être l'origine, sans la renier mais de s'en séparer. Cette question de l'exil psychique recoupe celle de l'exil territorial mais tout dépend de quel est le chemin fait par rapport à cet exil territorial. Par exil territorial, j'entends, bien sûr, quitter sa terre pour un autre pays, voire un autre continent. Cet exil territorial peut figer l'émigré-immigré dans une croyance qu'il y ait une origine à laquelle il faut revenir et adhérer, pour se sentir quelqu'un, alors que la question est de reconnaître cette origine mais sans l'idéaliser, en sachant qu'elle n'est pas le fondement de toute chose, que tout être humain s'exile d'une origine fantasmée.

**Il est beaucoup question des impasses de l'exil dans votre livre.**

**Où mène l'exil et où ne mène-t-il pas ?**

Cette question recoupe la précédente. Et je vous remercie de votre lecture car elle éclaire un fil du livre dont je n'avais pas explicitement conscience. Les impasses de l'exil, pour reprendre votre expression, sont celles justement où l'exil ne s'accomplit pas, pas seulement du fait du sujet, mais aussi du fait de tous les référents de la société qui l'entoure et qui impose à la fois du silence, du rejet, de la condamnation à l'intérieur de l'intérieur, si l'on peut dire. Justement, une de ces impasses serait d'être exilé de l'intérieur, à l'intérieur même de la frontière.

Etre ainsi, c'est se trouver figé dans une position qui empêche le mouvement de l'exil psychique. Effectivement, une des conséquences terribles est de vouloir se faire une origine mythique plus originelle que l'origine, à laquelle, en se soumettant, en s'assujettissant, on devient quelqu'un. Et cela est un piège pour son propre devenir car cela prive tout le champ possible des identifications plurielles et assigne à des réflexes identitaires qui gommant tout rapport à l'altérité.

**La société française, qui s'est fondée sur le mélange,**

**dénie l'altérité aujourd'hui, pourquoi ce repli ?**

Vaste, très vaste question. D'abord je pourrais vous dire que la société française ne s'est pas vraiment fondée sur le mélange. Elle s'est fondée sur l'assimilation qu'on a l'habitude d'appeler l'assimilation jacobine et il n'est pas sûr que ce déni de l'altérité ne date que d'aujourd'hui. Un grand mouvement consistait à dire «deviens le même pour que je t'accepte». D'ailleurs le terme d'assimilation en est un très bon exemple, l'assimilation est une métaphore digestive qui consiste à avaler l'autre. Donc, je crois que ce mouvement de dénier l'altérité est très ancien et relativement constant dans la société française. On a vu ressurgir dans les moments de crise et d'événements catastrophiques à la moitié du XX<sup>e</sup> siècle, notamment au moment de Vichy, cette désignation de l'autre comme le danger suprême qu'il faut réduire dans son humanité même.

Si l'on se penche un peu sur la diversité apparente des «non-Français» ou des gens qui sont arrivés en France successivement, on constate qu'il y a toujours un moment douloureux dans leur histoire. Le mélange ne s'est pas fait sur la base d'être reconnu comme autre.

Ce qui donne l'impression de ce repli actuel est d'abord que l'immigration maghrébine et d'Afrique noire est essentiellement liée à l'immigration d'anciennes colonies françaises. Et le rejet de l'autre colonisé, ou plutôt l'impossible identification à lui restent vraiment très profonds. Cela perdurera tant que cette histoire n'aura pas été banalisée, travaillée, représentée pour que cela fasse des souvenirs partageables par tous, sans qu'ils soient honteux, ni glorieux. Le deuxième point est la précarité du monde actuel avec cette mondialisation vacillante, des lois du capitalisme financier, comme on dit aujourd'hui, qui sont de tout autre nature que celle de l'accueil de l'altérité et qui, au contraire, se fondent sur l'exclusion de cette problématique. Et conduisent à une folie infantile, narcissique.

**Il y a évidemment des résonances personnelles dans votre livre. En quoi les exilés se ressembleraient-ils quelque part ?**

Vous parlez ici d'exil territorial. Le déplacement, le fait d'aller d'un lieu vers un autre, de traverser des mers, de traverser des continents confrontent impitoyablement et inexorablement à une question qui peut être évitée par d'autres, par ceux qui n'ont pas fait cette expérience. Les migrants — et j'ose dire quelle que soit leur situation sociale et culturelle — sont soumis à une nécessité, la nécessité du passage, la nécessité de trouver un ailleurs qui soit dans l'entre-deux, entre ici et là-bas. Alors ils le font au prix

d'un certain nombre de choses. Tout «émigré-immigré» arrivant en France, et cela est valable pour toutes les périodes de l'histoire, est lui-même confronté à l'étrange. Cet étranger, ou bien on le subit, ou bien il renvoie à l'inconnu de soi-même, à l'étranger de soi que l'on porte aussi en soi.

Ceci est un chemin qu'il faut faire ou alors mourir psychiquement. Dire cela est peut-être un peu fort, mais c'est parce que je pense au destin des plus vieux, réduits au silence.

Dans tous les cas, c'est un chemin qu'il faut inexorablement faire, quels que soient les référents, les lieux de départ et d'arrivée. C'est en cela que les parcours d'exil peuvent avoir des points de résonance dans les expériences personnelles des uns avec les autres. Disons que c'est vital pour tout exilé de faire ce chemin s'il veut survivre ou surtout vivre. Je trouve que Abdelmalek Sayad, trop tôt disparu, nous éclaire beaucoup sur cette position de l'exil.

**«La frontière invisible» que vous montrez ne passe-t-elle pas à l'intérieur de soi ?**

Oui, on peut effectivement le dire comme cela. J'ai parlé de frontière invisible pour souligner, qu'au-delà et à cause de l'assignation à résidence soit à des frontières géographiques, soit à des frontières d'exclusion à l'intérieur même d'un territoire, il y a ce non-franchissement de la frontière intérieure, dont je vous parlais

dans les questions précédentes. C'est un obstacle, un arrêt et je pense vraiment que si certains peuvent dire qu'elle se retrouve en toute personne, je ne le crois pas. Je crois très profondément que cette expérience d'avoir à franchir une frontière intérieure qui, justement, ne correspond à aucun repère géographique est réservée à ces enfants de l'actuel dont je parlais précédemment et parfois aussi à ceux qui ont eu à faire un brutal déplacement territorial.

**Qui est l'étranger en France aujourd'hui ? A quoi se signale-t-il à lui-même ?**

Je pourrais impulsivement vous répondre. En France aujourd'hui, l'étranger ce sont tous les «sans», les sans-papiers, les sans-domicile fixe, sans-travail, tous ceux qui sont soumis à la privation. Mais je ne répondrais pas de cette façon entièrement à votre question, d'autant plus qu'il y a dans la société des personnes qui ne sont pas considérées comme étrangères sur le plan de l'administration, mais qui portent en elles-mêmes l'étranger, qui vivent avec l'ailleurs.

En quoi l'étranger se signale à lui-même ?...

Peut-être vous pourriez mieux répondre que moi à cette question : vous répondre que cela veut dire prendre plaisir à se retrouver avec les gens qui s'occupent des mêmes questions, qui ont un même parcours, ne me satisfait pas. Peut-être que, paradoxalement, l'étranger qui se signale à lui-même est celui qui s'intéresse à l'autre !

## L'auteur

Alice Cherki est née à Alger en 1936, y a fait des études de médecine après un passage en hypokhâgne. Interne en psychiatrie à l'hôpital de Blida Joinville en 1955. Participe à la lutte pour l'indépendance de l'Algérie. Exilée en France en 1957, interne provisoire des hôpitaux psychiatriques de la Seine, rejoint la Tunisie en 1958 puis la RDA et de nouveau l'Algérie indépendante en 1962. En France depuis 1965, exerce à Paris comme psychiatre et psychanalyste. 1965 : psychiatre dans les services de prévention pour enfants et adolescents. Crée les premiers services de soins à domicile.

1974 : chargée de travaux dirigés de psychanalyse à Jussieu. Depuis 1967, exerce comme psychiatre et psychanalyste.

### Thèmes de recherche :

Réflexion continue sur les rapports entre la psychanalyse et le politique. Plus singulièrement à travers les années, sur la mise à mal des sujets sur les silences de l'histoire, de génération en génération.

## Bibliographie

### Ouvrages :

*La frontière invisible, violences de l'immigration*, Editions Elema, 2006.

*Frantz Fanon, portrait*, Editions du Seuil, 2000.

*Les Juifs d'Algérie*, Editions du Scribe, 1987.

*Retour à Lacan ?*, Editions Fayard, 1981.

### Articles :

*L'homme au profil andalou*, in *Mon père*, Ed. Chevre-feuille étoilée, 2007.

*Qui êtes-vous, Madame la France*, in *C'était leur France en Algérie avant l'indépendance*, Ed. Témoins Gallimard, 2007.

*Colonies la lettre en souffrance*, in *La chose traumatique*, Ed. l'Harmattan, 2005.

*Le retour de l'étranger*, in *Enfances et cultures*, Ed. Anpase, 1986.

## SIGNET La frontière qu'on ne voit pas

Dans nos siècles où les conditions politiques et économiques rendent les migrations intenses et périlleuses, il n'est pas dit que les frontières les plus dures soient celles qu'on garde avec des soldats et des barbelés. Alice Cherki, psychiatre et psychanalyste, qui connaît bien les conséquences psychiques de l'immigration, est familière de ces frontières mais des frontières invisibles, qui passent à l'intérieur d'une même personne, et qui sont les plus redoutables entre toutes parce qu'elles enferment dans les impasses subjectives. Dans ce livre, l'auteur prend un point de départ, la colonisation de l'Algérie. Elle étudie les conséquences du traumatisme qu'elle a occasionné, à l'instar des massacres et génocides dont malheureusement le XX<sup>e</sup> siècle n'a pas été avare. Les représentations sur «les enfants de l'actuel» provenant de la mémoire familiale, confrontés à l'image renvoyée par le présent de la situation de «migrant», d'«étranger», entraînent, à coup sûr, un exil psychique qui est une conséquence de l'exil territorial connu une, deux ou trois générations plus tôt par les parents. Pour qui veut décortiquer les fils qui composent la toile d'araignée invisible des violences subies par les immigrés avec toutes les références aux liens entre la psychanalyse et la politique, ce livre est absolument indispensable.

Bachir Agour

*La frontière invisible, violences de l'immigration*, Alice Cherki, éditions Elema (France)